

CHOSSES
ET
AUTRES

Plumes du chemin, Février 2025

Le vase rouge

C'était un beau vase en grès, d'un beau rouge foncé légèrement moucheté avec une forme bien ventrue, généreuse, qui pouvait accueillir les gros bouquets offerts avec largesse et prodigalité. Mais il trainait au fond du placard depuis plusieurs années sans jamais servir. Quand le gros bouquet arrivait, je trouvais toujours une solution avec une mauvaise tête de liste s'est retrouvé mon beau vase, « état neuf », « jamais servi ». Et comme prévu, il est très vite parti. Étant la propriétaire, c'est moi qui aie négocié la vente et je l'ai bradé. Il fallait vendre, faire de la place.



Ma sœur était là quand la vente s'est réalisée et me regardait. Quand je me suis retournée, j'ai vu son regard. Pas méchant, pas déçu, non, un regard légèrement incrédule, un peu dubitatif.

C'est le soir à la maison que j'ai réalisé. Ce beau vase dont je ne m'étais jamais servi, ce beau vase relégué au fin fond du placard, c'est ma sœur Sylvie qui me l'avait offert pour un Noël. J'avais commandé un vase bleu et j'avais reçu un vase rouge. Le message n'était pas bien passé et je n'avais que faire de cette couleur, si belle soit-elle, elle n'entrait pas dans mes projets de décoration.

Là, la gaffe était faite, irrattrapable. Je ne lui en ai jamais parlé, que pouvais-je dire ? Je sais que Sylvie, elle, garde tous les cadeaux qu'on lui fait, beaux ou laids, aimés ou pas aimés. Mais elle est grande et ne va pas faire tout un plat pour un vase mais je me mords la langue de mon manque, de mon manque de quoi ? délicatesse ? finesse ? cœur ? Je ne peux même pas nommer cette action qu'on ne peut qualifier que de mauvaise. Elle semble tellement dérisoire que ce n'est pas vraiment un sujet et je suis sûre que c'est oublié depuis longtemps, sauf que c'est un regret de ma part. Un regret indicible pour un acte, soit négligeable mais qui laisse quand même une vilaine trace quand j'y pense.

Cela s'ajoute à tous ces petits actes manqués, ces petits impairs, pas très importants, qui nous semblent ne pas mériter de mise au point, On ne dit rien par maladresse, par lâcheté mais accumulés, ils peuvent pourrir une relation. Mais pour le coup et comme c'est ma sœur, je considère qu'elle m'accepte inconditionnellement avec tous mes travers. Et défauts.

Aline T

Elle m'accompagne

Un objet important qui a traversé ma vie : la bague de fiançailles de ma mère ! Je la porte maintenant à mon doigt mais quel destin a-t-elle eu !

Je me souviens encore du jour où, enfant, j'ai posé pour la première fois mes yeux sur cette bague. Ma mère l'avait glissée à son doigt avec une délicatesse presque rituelle. Assise à la table de la cuisine, elle nous racontait comment mon père la lui avait offerte, lors d'une soirée d'été. Pour nous, ses enfants, la bague n'était pas simplement un objet ; c'était une promesse, un serment d'amour gravé dans le métal et les pierres. Elle représentait quelque chose de magique. Nous étions fascinés par cette bague. Le saphir, d'un bleu profond semblait contenir en lui tout l'univers : les eaux calmes d'un lac au crépuscule, le mystère des nuits sans fin, la profondeur des rêves inavoués. Les diamants qui l'entouraient, minuscules éclats de lumière, paraissaient danser autour de lui, tels des satellites en orbite autour d'une étoile. Chaque fois que ma mère retirait ses gants ou ôtait ses bagues pour faire la vaisselle, nous nous approchions en silence, les yeux grands ouverts, pour admirer celle-là en particulier, ce joyau. Et lorsque ma mère nous laissait la porter, rarement, nous sentions tout le poids de cette histoire sur nos petits doigts d'enfants.

Avec le temps, la bague est devenue un objet fétiche pour moi, bien plus qu'un simple héritage familial. Elle me rappelle ma mère, son élégance naturelle, sa force tranquille, sa capacité à rendre chaque instant précieux. Elle me rappelle aussi mon père, cet homme discret mais profondément amoureux, qui avait choisi ce bijou avec tant de soin pour exprimer ce qu'il ne pouvait dire avec des mots. Elle me rappelle notre enfance, ces moments où nous admirions cette merveille, rêvant déjà de la porter un jour à notre tour. Mais au-delà de sa beauté, c'était surtout l'histoire qu'elle racontait qui nous touchait. Cette bague était le témoin silencieux d'une vie construite à deux, faite de joies, de défis, de sacrifices et de moments de grâce. Elle avait accompagné ma mère lors de ses premiers pas en tant qu'épouse, puis comme mère de famille, puis en tant que veuve quand mon père ne fût plus là et, enfin sur son lit de mort.

Maintenant que je suis adulte les circonstances de la vie ont fait que c'est moi, l'aînée des enfants qui en ait héritée et la porte. Même si mes mains sont désormais marquées par les années, je la contemple souvent, à mon doigt, non seulement comme un bijou précieux, mais comme le symbole vivant d'une histoire familiale riche en émotions, bonnes ou moins bonnes. Elle m'accompagne dans ma vie de tous les jours et... où finira-t-elle après moi ? sur une petite étoile parmi les étoiles.

Brigitte RdM

Le pense-bête

Tu es petit,

Tu loges facilement dans une poche

Tu es coloré, orange et marron sur le dessus

Tu sais t'équiper de bons outils

Tu as des yeux de lynx

Tu as des oreilles indiscrètes

Tu es doux à caresser

Tu n'es pas ordonné

Tu n'aimes ni la pluie ni le vent

Tu me verrais pleurer si je te perdais

Tu es un nœud dans un mouchoir

Tu évites de tomber dans les poubelles

Tu n'es pas content si je ne me sers pas de toi

Tu rouspètes si je rouspète

Tu es mon compagnon dans la pensée

Tu gardes ce que je veux garder

Tu vas partout où je vais

Tu parles toutes les langues

Tu me rassures

Tu vaux de l'or

Tu es mon I.A

Tu n'es pas si bête que ça

Capucine

Un objet familier et aimé

Sur la tablette en verre fumé il avait toute la place pour lui, entre le flacon d'eau de toilette parfumée à vaporisateur d'Yves St Laurent et la brosse à dents électrique.

Tous les matins je le caressais, le polissais, le lavais à grande eau. Il était doux et mes doigts glissaient sur lui, je l'aimais. Dans le miroir mon reflet m'envoyait un visage heureux. Mes cheveux emmêlés et sans volume étaient plaqués sur ma tête après la douche. Alors je le prenais avec calme patience et plaisir. Il avait fière allure avec ses dents rapprochées et fines à droite et ses dents écartées et épaisses à gauche. Quelquefois je chantais en passant mes doigts sur le bord extérieur, je m'accompagnais en musique. Il produisait une petite musique délicate. Une musique de peigne.

Vous l'aviez deviné, c'est un peigne. Ce peigne m'avait été offert par ma mère lorsque j'étais encore une fillette aux longs cheveux. J'adorais me regarder dans le grand miroir du séjour, tourner sur moi-même et sentir le poids des cheveux sur mon dos lorsqu'ils retrouvaient leur place habituelle. Elle me disait :

- Tu vas user le miroir à force de te regarder dans la glace et de te coiffer !

J'ai gardé ce peigne. Pendant près de vingt ans. Je l'ai câliné, lavé, séché sur le radiateur. Je le posais n'importe où, sans le ranger et je le cherchais souvent. Il disparaissait de la tablette en verre fumé. Je le retrouvais par terre, dans une serviette de bain, sous le tapis humide, dans le tiroir de la coiffeuse, dans la trousse de toilette. Je le retrouvais toujours.

Le matin et le soir avant le repas, je me peignais, lissant mes cheveux raides, les séparant en faisant une ligne droite, une raie. Dans la journée, je ne ratais pas une seule occasion de m'en servir quand j'étais à la maison : s'il avait plu et que mes cheveux étaient mouillés, quand je revenais de la piscine, si j'avais égaré ma barrette, si le vent m'avait ébouriffé les cheveux, quand je passais devant le miroir de la coiffeuse.

Ce sont les fines dents du peigne qui ont commencé à tomber, l'une après l'autre. Il se faisait vieux après de longs et loyaux services. Il perdait ses dents, ce qui était gênant.

Durant ce temps j'étais devenue maman d'une petite fille aux cheveux noirs et frisés à laquelle je faisais une raie au milieu et des nattes bien tressées pour aller à l'école, comme dans la publicité du chocolat Meunier des années 60. J'aimais la coiffer sentir la douceur de ses cheveux. Avec précaution je les démêlais avec le peigne, sans jamais lui tirer les cheveux.

Il me servait encore, mon peigne en corne.

Puis, un jour je l'ai mis dans un tiroir déjà bien rempli. En le fermant brutalement, ses dents se sont accrochées au bord et se sont cassées comme celle du vieillard croquant des noisettes pour la dernière fois. Je lui ai dit «au revoir !» et je l'ai embrassé avant de le jeter dans la poubelle.

Durant plusieurs semaines je suis partie à la recherche d'un peigne en corne. Magasins, marchés, brocantes, rayons coiffure des grandes surfaces. Il n'en existait plus! Ce n'était plus la mode ! Ce n'était pas hygiénique ! Je n'ai trouvé qu'un petit peigne en plastique rouge pour bien le voir, mais il arrache les cheveux. Dommage...

Corinne D

Mon vélo

Celui de mon père était aussi celui du sien. Et ça a failli devenir le mien (ça va, vous suivez ?) mais heureusement, la technologie avait évolué en soixante ans et les vélos de type hollandais, sans vitesses, n'avaient plus guère cours, même sous Poulidor ou Darrigade. Ma mère, plus raisonnable que la lignée paternelle proposa de m'offrir un vélo 3-vitesses Peugeot comme celui qu'avait eu mon frère l'année d'avant. Relativement costaud, donc pas une bicyclette pour les midinettes, je le dévorais des yeux, ce vélo, sa couleur verte, surtout, m'enchantait, mais bien sûr aussi le dérailleur, promesse de prouesses facilitées.

Ce vélo vert m'a accompagné et même transporté pendant trente-cinq ans, quotidiennement pour des allers-retours domestiques ou plus glorieusement pour des randonnées de plusieurs centaines de km sur les routes de France et de Navarre (et même d'Allemagne, d'Autriche et d'Espagne), seul, en duo ou en groupe organisés.

Même à l'armée, lors de mon service militaire (1 an, ça suffit largement), ce vélo ne m'a pas quitté. Depuis ma caserne de Vannes où je me morfondais (garnison, c'était pour les rempouilles, les appelés disaient plutôt caserne), je l'avais installé, le temps d'une manœuvre (6 semaines vers juin) au Fort de Crozon (200 km, soit 5 h pour un convoi militaire), dans le camion de dépannage des Auto-Mitrailleuses Légères (AML) ; nous étions en quelque sorte des GI, puisque notre régiment faisait partie des Troupes de marines, donc de débarquement.

Pas de chance, vers Concarneau, une AML tombe en panne. L'adjudant Kerveillant (qui sifflait « BiBaBeuLouLa » quand il était en forme) voit à l'arrière du camion un vélo incongru qui lui cache sa grosse caisse à outils. Sans ménagement, il jette le vélo dans le fossé, mais n'a heureusement pas le temps d'enquêter sur le fautif. L'AML n'était que légèrement blessée, et revint vite au mieux de sa forme. On ferma le camion de dépannage et la colonne repartit rapidement ... j'avais eu le temps de re-jeter subrepticement mon vélo dans le camion.

Une fois arrivés au Fort de Crozon, quels délices de pouvoir toutes les soirées (et jusqu'à la nuit, 23h en juin en Bretagne) parcourir la presqu'île de Crozon, de Camaret à Landévennec, sur ce vélo qui m'était devenu encore plus cher après cette réparation d'AML. Dès 17h30 je quittais voluptueusement le Fort (laissant sèchement mes collègues sans vélo) à la rencontre des plages ... et des troquets, loin de l'atmosphère lourde de la vie militaire (les dortoirs !). Ah, les Tas de Pois !

Ce vélo a fini par se faire voler (c'est le sort de presque tous les vélos). A Prague, où j'habitais vers mes 50 ans, j'achetai pour 500 € un superbe vélo un peu lourd (allemand ou tchèque, je n'ai jamais su) pourvu de 3 plateaux et 7 vitesses, vélo qui ne m'a pas abandonné depuis 20 ans. Avec de gros pneus, à Varsovie comme à Prague, on peut affronter raisonnablement les rails des tramways, hors période de neige. La grande question, vu mon âge, est : « Aurais-je encore l'occasion de m'acheter un nouveau vélo ? Electrique ? Je résisterai le plus longtemps possible ! Anquetil et Poulidor avaient-ils un vélo électrique sur le Tour de France ?

Dominique L

Mes amies

Ce sont mes amies depuis longtemps déjà, des sœurs jumelles, toujours inséparables.

Au début de notre relation, très taquines, elles se cachaient souvent et j'étais toujours sur le qui-vive, je les avais "à l'œil" en somme....

Encore maintenant, il m'arrive de faire appel à mes proches pour partir à leur recherche. A d'autres moments ce sont elles qui aident mon gendre au restaurant, par exemple, pour décrypter la carte....

Mais en randonnée, je n'ai pas besoin de leur compagnie pour admirer la nature. De même pour retrouver les amis, aller au concert, me rendre au théâtre. Cependant je les invite à m'accompagner pour profiter au mieux de mes lectures, des expos....

Alors, de quel objet s'agit-t-il ?

Geneviève S

Alice

Elle s'appelait Alice. Je l'aimais. C'était mon arrière-grand-mère. Pour mes 7 ans, elle m'offrit une petite boîte en me recommandant d'en prendre grand soin car elle était en écailles de tortue, fragile car ancienne.

C'est une toute petite boîte de forme légèrement ovale et joliment festonnée. Elle est, comme je l'ai dit, en écailles de tortue. Ces écailles de tortue me fascinaient. Comment la carapace bosselée d'une tortue pouvait-elle devenir si lisse et douce au toucher ?

Cette boîte s'ouvre par un petit fermoir doré et se déplie en 3 soufflets. L'intérieur de la boîte est tapissé d'un tissu moiré d'un beau violet. Entre ces 3 soufflets, se révèle un autre compartiment, fermé par un système qui s'ouvre, à son tour, sur une minuscule poche, semblable à un porte-monnaie miniature.

Que pouvait-on bien y abriter ? Une mèche de cheveux, un minuscule serment d'amour, un anneau d'or ?

Je n'ai hélas pas pensé ou peut-être pas osé le demander à mon arrière-grand-mère. Dans ces années-là, nos aïeux nous intimidaient un peu.

Le dessus de la boîte est bordé d'une délicate frise formée de deux lignes aux motifs gravés, fins et dorés. Au centre du couvercle, deux petites cartes dorées elles aussi, comprenant chacune une initiale, difficilement déchiffrable. Sous ces cartes, un minuscule collier dont les perles représentant des fleurs se répartissent de part et d'autre de la fleur centrale, en s'amenuisant au fur et à mesure.

Que de rêveries et d'hypothèses autour de cette boîte, que de questions restées sans réponse.

La question qui me taraude maintenant : à qui pourrai-je transmettre ce trésor ? Qui saura comprendre la portée sentimentale que représente cet objet aimé et le mystère qu'il renferme, l'importance du lien à mon aïeule ? A ce jour, je n'ai pas encore la réponse.

Madeleine

- **Quel objet vous a suivi dans votre vie et que vous n'avez jamais jeté ?**
- **Mon porte-monnaie**

Bedonnant, en cuir souple, ce petit porte-monnaie traîne au fond de mes poches, dans mon sac.

Il se rappelle à l'ordre quand une caissière me dit : vous n'auriez pas 5 c pour faire l'appoint ?

Il sort triomphant et utile.

Il se renverse sur la table et s'expose avec toutes ses pièces envoutantes.

Ou alors on fouille dedans pour trouver son bonheur.

- Oh mais vous avez encore 1centime et puis un autre là, ça y est, j'ai mon compte !

Avec lui, les comptes sont faits et justes !

Jamais, je ne me suis fait prendre plus qu'il n'en fallait ;

Même parfois, on m'a fait des cadeaux !

- Tenez, ce n'est pas grave pour un centime ! ça ira !

Ce porte-monnaie est moche comme un pou, vieux comme Hérode !

Je l'avais retrouvé dans les affaires de ma mère à son décès, et il avait fait sa place dans ma vie, fétiche, petit rappel de sa présence.

Jamais, je ne l'ai vue ma mère s'en servir !

Il a fait surface comme par miracle et s'affiche dans la maison pour que je le prenne !

Papillon de nuit, il volette dans le noir

Papillon de jour, il volette sur les meubles !

Ok, continue... à voleter dans ma vie, à ton gré, je te vois !

Marie Antoinette L

Ma chouette,

Je l'appelle « ma chouette », en réalité c'est un grand-duc. Mais moi, je l'appelle « ma chouette » et j'y tiens.

Il y a longtemps alors que j'arpentais les rues parisiennes avec mon amie Eliane, une vitrine attira mon regard. J'ai oublié le nom de la boutique et celui de la rue. Il y avait là de magnifiques tables découpées dans des géodes d'améthyste géantes, d'autres objets faits dans des minéraux rares, mis en scène avec une lumière magnifiques, des jeux d'ombres et de miroirs, un régal pour les yeux ! Je n'avais rien vu d'aussi beau...et d'aussi cher aussi !

Logée sur une étagère mise en valeur par un jeu de miroirs et d'étagères noires, elle trônait là, ma chouette. Ce fut un vrai coup de cœur ! Son regard altier, foudroyant même, semblait m'appeler : « tu me veux ? ». Ses ailes aux multiples nuances de vert céladon à la base, virant au vert/bleu canard, les pointes mêlant le jaune brillant et le doré, un dégradé de brillant et de satiné, toutes ces moirures donnaient une belle impression de volume, sur un poitrail laqué noir.

Je n'ai pas résisté, je l'ai achetée, quoiqu'elle m'en coûtât un demi mois de salaire. Quand on aime...

Depuis elle est là sur l'étagère du haut de la salle à vivre, entourée de photos familiales. Elle m'a suivi lorsque j'ai déménagé ; elle est là depuis longtemps, son regard vif posé sur moi, je veux le croire, lorsque je regarde un film.

Ma chouette c'est le souvenir d'un moment heureux de déambulation dans Paris, ville dont je ne me lasserai jamais, c'est l'évocation de mon amie aujourd'hui partie couler une retraite tranquille au soleil d'une île lointaine me privant de ces escapades parisiennes que nous apprécions tant toutes deux.

Ma chouette, c'est l'idée que je me fais du beau. La regarder m'apaise et m'emplit de calme et bien-être. N'est-ce déjà pas beaucoup... pour un oiseau de nuit ?

Marie Lou B



Mes amis d'autrefois

Patrick est en celluloïd... Celluloïd, fameux mot que je ne connaissais pas, dans l'air du temps, d'un temps d'avant, que je m'approprie un jour avec le bébé idoine, taille quarante centimètres. Il n'existait pas avant ce jour de Noël où on me l'a offert. Cheveux bruns dessinés sur le crâne, teint rose plutôt mat, dodu, vêtu de culotte et brassière faites main, il hérite de vêtements de mon nourrisson de frère.

Il sourit toujours à la vie, il peut tourner la tête et les membres genres potelés, il est mieux assis ou couché que debout et d'ailleurs il ressemble à mon frère guère plus grand à l'époque où l'on m'offre ce poupon.

Donc il s'appellera Patrick ! Prénom à la mode à l'époque sans doute sinon je ne vois pas pourquoi.

Léger et finalement peu fragile, il voyagera sous mon bras. « **Tu t'occupes de lui, tu le portes ou bien tu l'abandonnes ici** » a dit ma mère peu de temps avant de quitter définitivement le Maroc. « **Nous partons en bateau, j'ai ton frère à m'occuper et ton père a les valises, sans compter que souviens-toi on a tous le mal de mer...** » J'ai cinq ans, nous quittons définitivement l'Afrique.

À y réfléchir, abandonner Patrick, l'oublier un matin au détour d'un chemin, le perdre sur le paquebot... Non. Il serait du voyage. Lui au moins garderait le sourire et le teint frais.

Patrick traversa la Méditerranée, s'installa sur un lit chez ma grand-mère qui m'apprit à lui confectionner des culottes en tricot. Puis le temps passa, lui ne vieillissait pas, moi si. Je le rangeais hors de ma vue au grenier, dans une armoire au-dessus de draps et serviettes.

L'année suivante, l'année de mes six ans, on m'offrit une poupée. Sur la boîte était marqué Ginette. Je cru que c'était son prénom inévitable ! Heureusement, elle était mignonne, cheveux longs, chaussures et robe à volants, elle pouvait cligner des yeux. Elle m'accompagnait partout. Quand nous sortions en voiture, je l'asseyais entre mon frère et moi à l'arrière. Elle prenait peu de place, plutôt sage et toujours souriante. Un jour de départ pressé, je claquais la portière de la voiture, elle était restée dehors... Dans une marche arrière, mon père écrasa malencontreusement Ginette. Bien sûr je fus triste mais enfin avec un prénom pareil elle était embarrassante. Je me tournais vers d'autres activités, d'autres objets mais surtout d'autres amis. Quant à Patrick il est toujours dans l'armoire du grenier, j'ai vérifié.

Danielle T



L'OBJET

« Ecrivez à propos d'un objet qui vous suit a-t-elle demandé. »

J'ai regardé ma table, des papiers épars, un verre vide, un paquet de mouchoirs, un Bic quatre couleurs et un taille-crayon à demi caché sous une enveloppe. Que faisait-là ce petit outil métallique rectangulaire, affublé d'une lame vissée sur un côté, percé sur une autre face d'un large trou pour recevoir la pointe d'un crayon papier à tailler ? Je ne sais pas, mais là, sous mes yeux, il devenait le héros du jour, j'allais parler de lui, inventer un attachement quelconque pour cet objet qui apparaissait comme pour répondre à la question ci-dessus :

« Ecrivez à propos d'un objet qui vous suit. »

Qui vous suit. C'était là le hic.

De mémoire, je n'ai jamais mis un taille-crayon dans ma poche pour qu'il me rassure tel un grigri. Pour tailler mes crayons je préfère mon Opinel avec sa lame aiguisée qui tranche en

biais d'un coup sec le bois sur un ou deux centimètres de long pour dégager la mine de plomb que je râpe ensuite sur un papier émeri pour faire la pointe. Ah, la pointe. Ah, sculpter un petit cône, le bichonner, l'affûter en douceur, un vrai plaisir.

Quand parfois je tombe sur un crayon rugueux, mastoc, que l'on pourrait caler sur son oreille, destiné à des annotations rapides, j'ai recours à la taille brutale d'un gros taille crayon qui cisaille grossièrement le bois mais la machine n'épousant pas parfaitement la forme du crayon, je force le mouvement circulaire afin que la lame coupe d'une façon régulière pour avoir une pointe correcte.

De mémoire, les tailles crayons m'indiffèrent totalement. Je les achète peu cher, je les laisse trainer au fond d'un tiroir, dans une trousse et un jour ils s'égareront. Sentimentalement ils ne m'évoquent aucun amoureux transi taillant mon crayon HB en ne me quittant pas les yeux.

De mémoire, je ne me souviens pas pourquoi j'ai mis ce taille crayon sur la table.

Si j'écrivais maintenant sur la réapparition d'un objet ?

Véronique C

J'entends des voix

Je fais le tour de mon appartement, à la recherche d'un objet qui a eu et peut-être a encore de l'importance dans mon existence. Je passe en revue chaque pièce et y jette consciencieusement un regard alentour, à la recherche de la pépite convoitée. Il y a trop de choses chez moi. Je m'étais promis de faire le tri. Un jour sans doute. Un jour peut-être. Tous ces objets accumulés au fil des années sont-ils bien utiles ? Pourrais-je vivre sans eux ? Si je suis honnête, je pourrais aisément m'en dispenser. Tous ceux qui ont marché sur les chemins de Compostelle le savent bien : on peut vivre avec très peu de choses.

Pour l'instant, je dois me rendre à l'évidence : je suis bel et bien bredouille. Je ne peux rester sur un échec. Je dois me ressaisir et chercher à nouveau. Faudra-t-il que je fouille dans les tiroirs ?

Je déambule à nouveau dans chaque pièce, essayant de les regarder avec des yeux neufs. Dans ma chambre, mon regard se fixe soudain sur un petit objet anodin. Il n'est plus tout jeune. Sa couleur grise d'origine est devenue plutôt grisâtre et un vieux ruban adhésif défraîchi lui aussi, l'empêche de se disloquer. C'est un objet que les jeunes générations ne connaissent sans doute déjà plus. Pourtant, il m'accompagne depuis longtemps. Le soir, il est présent souvent lorsque je m'endors, il est fidèle au poste lors de mes insomnies et chaque

matin, il me suit dans chaque pièce de la maison, de la chambre à la cuisine, de la cuisine à la salle de bain...

Mon petit poste de radio, puisque c'est de lui dont il s'agit, est un ami fidèle depuis bien longtemps. Il a le pouvoir de m'informer, me distraire, m'instruire et me faire rêver. Je n'aime rien tant que retrouver chaque jour sur mes fréquences favorites, ces voix familières et imaginer les visages qui portent ces voix. C'est le terme qui convient : ma radio est un porte-voix, ouvert sur le monde. Jadis, on appelait cet appareil un transistor, un mot oublié lui aussi.

Plus personne n'écouterait la radio sur un transistor d'ici quelques temps. On ne retrouverait plus bientôt cet objet que sur les étals des vide-greniers en vente à un prix modique à négocier et probablement toujours sur ma table de chevet.

Philippe G

Eau défendue

Voilà 30 ans qu'il m'offre son joli corps bleu nuit, trônant sur une étagère miniature qu'il métamorphose sans le savoir. Ses qualités ? Il est spirituel, symbole de ciel, de pureté, de liberté. Puis sensuel : orné d'un motif prenant son envol – non, ce n'est pas un oiseau, c'est une femme ronde, gigantesque, voluptueuse, dansant dans l'espace bleu. Et, transcendant l'exubérance décomplexée de la plantureuse au galbe cerné de rouge, le jaune éclate et la main droite tendue semble porter la lune au bout de ses doigts.

« Je m'appelle "Eau défendue" et j'arbore une signature à la hauteur de mon nom », nous chuchote l'objet qui renferme une fragrance chyprée et florale. Ce parfum, signé Niki de Saint Phalle, me fut offert un matin de printemps, à Soissons, par ma belle-mère, femme de cœur et de tête.

Le petit flacon de verre bleu a perdu son capuchon mais pas son charme. Aujourd'hui, il ressuscite le souvenir de cette belle personne et m'inspire joie et tendresse. Un jour, quelqu'un m'a proposé de l'acheter car il est numéroté D80402, j'ai refusé car il n'a pas de prix... Sa valeur est celle de l'art et de l'amour.

Annie N

Mon premier vélo de course

Ah ce premier vélo de course !

Je l'ai acheté en cassant mon livret de caisse d'épargne. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je devais avoir 13 ans. Pour pouvoir participer à des courses régionales, il me fallait un vélo de course. Il faut dire que mes deux frères aînés faisaient déjà des courses cyclistes. Ils m'ont bien conseillé. J'achetai donc un vélo de marque Gitane. Gitane comme les cigarettes. Enfin oui, c'est contradictoire avec le sport, me direz-vous. Mais non, la marque Gitane a sponsorisé pendant trois ans l'équipe de Jacques Anquetil. Ça motive dans le pédalage de se comparer au grand Jacques.

Le cadre était plaqué de motifs géométriques bleus sur fond blanc. L'effet artistique était remarquable. Et puis ce n'était pas de la gnognotte. Voyez, 60 ans plus tard la peinture n'est pratiquement pas altérée. Surtout, il était à la pointe de la technologie avec ses 10 vitesses. Le must à l'époque était 12 vitesses, 2 plateaux et 6 pignons arrière avec dérailleur Campagnolo. Un vélo tout Campagnolo, cadre, dérailleur, freins, c'était le rêve, le top du top. Un rêve inaccessible pour moi, mes finances n'y auraient pas suffi.

Bien sûr, il n'avait pas de pneus mais de fins boyaux. Des Wolber Junior, très légers que l'on changeait rapidement en cas de crevaison, le boyau de secours étant enroulé sur lui-même et attaché serré sous la selle. Roues à blocage rapide sur le cadre par serrage manuel. Pas besoin de clés. Freins Mafac à serrage central pour une égale répartition des forces sur la jante. Le guidon, bien sûr en corne de bélier (je veux parler de la forme, pas du matériau) recouvert de guidoline que l'on peut facilement changer pour une autre couleur.

Je l'ai payé, je m'en souviens encore, 500 Francs. Des Francs nouveaux, pas des anciens Francs !

Avec lui, j'ai fait de nombreuses courses, en catégorie Minime, puis en catégorie Cadet. Il n'a pas été chanceux avec moi. Je n'ai pas gagné, ne serait-ce qu'une course dans le Nord Morvan. Je n'ai pas pu le conduire à une victoire, je n'étais pas bon sprinter. Les arrivées au sprint du grand prix de Châtel-Gérard ou de celui de Sainte-Colombe-sur-Seine m'échappèrent dans les derniers mètres. Juste 3^{ème}. Tant pis, je restais sur ma faim, avec une prime me permettant juste d'acheter un ou deux boyaux, me consolant en pensant qu'après tout on peut faire carrière dans le cyclisme avec des places de troisième, je pensais bien sûr à Raymond Poulidor.

Maintenant, il trône dans mon atelier à la campagne, fixé au mur comme une toile de maître. A chaque fois que je passe devant lui, des fourmis me titillent les jambes et une douce nostalgie m'envahit.

Bryan

Par superstition

Tout a commencé par des craquements de parquet, sauf que c'était de la moquette dans ma chambre. Parfois une répétition d'infimes souffles sans qu'il y ait le moindre vent dehors et des froissements de tissus comme si les rideaux s'énervaient.

Tout ça m'empêchait de dormir et j'imaginai des allées et venues nocturnes, peu rassurantes, style fantômes récalcitrants à disparaître complètement du monde des vivants, circulant autour de mon lit, se penchant au-dessus de moi et me dévisageant de leurs yeux creux noircis par la mort. J'avais peur de ces phénomènes de revenants pas contents de me trouver dans leur maison. J'en parlais à une amie, je savais qu'elle me prendrait au sérieux, bretonne d'origine, elle semblait savoir de quoi il en retournait. Ils s'y connaissent bien les bretons en phénomènes paranormaux et manifestations surnaturelles.

Consciente qu'il fallait trouver une solution pour renvoyer définitivement ces visiteurs indésirables dans leur royaume, quelques jours après mes révélations elle m'apporta deux personnages intrigants, faits en pâte à sel, magnifiquement modelés, délicatement peints, m'expliquant qu'ils avaient été magnétisés par une bretonne très calée en sorcellerie. Des chasseurs de fantômes.

Deux lutins, une fille et un garçon, coiffés d'un bonnet rouge, les pointes s'écartant l'une de l'autre, quelques mèches de cheveux frisés dépassant du bonnet, des petits yeux noirs regardant l'un à gauche l'autre à droite, des joues rosies et rondes comme des pommes à croquer, la petite fille lutine a des fleurs peintes sur son costume rouge et le garçon porte une veste noire décorée de fleurs en relief, leurs petits bras à l'horizontale et leurs jambes positionnées en sens contraire, avaient l'air de vouloir partir chacune dans une direction opposée.

Pour qu'ils soient efficaces, je devais les accrocher dans le cœur de la maison. J'en dessinais alors le plan, je le mis dans un cercle et en croisant les diamètres, je trouvais le centre névralgique. Il se situait sur un mur correspondant au conduit d'une ancienne cheminée supprimée avant mon arrivée dans cette chambre. Je disposais comme recommandé les deux lutins à cet emplacement précis, l'un à côté de l'autre.

Il y a longtemps de cela... Mes nuits d'après mes souvenirs devinrent plus calmes, mon sommeil plus long, je ne me souviens plus si la magie des lutins a agi ou si ma mémoire a oublié la suite de l'histoire.

Et puis, je déménageai. Il fallait faire un tri important parmi tout ce qui meublait et décorait la maison, mais ces deux petites choses ne pesaient pas lourd, j'ai préféré les garder en pensant qu'ils pourraient peut-être me servir dans mon nouveau chez moi, j'y croyais tout simplement aux fantômes. Alors de nouveau je dessinaï le plan de mon nouvel appartement, je le plaçai dans un cercle et j'en traçai les diamètres pour trouver le cœur, dans un placard. J'accrochais les lutins au mur du fond, au milieu de mes vêtements, dans le noir. Ils s'y trouvent encore. Depuis ce temps ils doivent être démagnétisés, mais je ne les bougerai pas de cet endroit. Je dors plus tranquille, et si mes nuits s'agitent, si mon sommeil est court la raison en est plus souvent dû à mes vieux os qui rouillent...

Ou alors est-ce encore ces deux lutins qui veillent sur moi, en chassant les fantômes.

Sait-on jamais... Par superstition je ne m'en séparerai pas ...

Marina M



Petite Oda

Quand j'étais enfant, nous avions des voisins danois très sympathiques. Nous jouions beaucoup, ma sœur et moi, avec leur deux adorables filles, Bettina et Katia. Un jour, en rentrant de leurs vacances en famille au Danemark, ils m'offrirent une jolie poupée aux yeux bleus, à l'air espiègle. Elle était aussi brune que Bettina et Katia étaient blondes, avec une frange et des cheveux plutôt courts et raides. Sa petite taille lui permettait de se glisser partout dans mon sac. Je n'hésitais pas à l'emmener avec moi, quand je partais en voyage, quand je prenais le train pour aller chez ma grand-mère en Normandie. Je l'avais nommée « petite Oda », car dans mon livre jeunesse danois ou suédois, je ne sais plus, que j'aimais beaucoup, le personnage de la grand-mère s'appelait Oda. Ma poupée nordique est donc tout naturellement devenue « petite Oda » pour la distinguer de la grande Oda (la mamie), qui existait sûrement là-bas. Du moins, je le croyais à l'époque...

De même, je ne pouvais imaginer, étant jeune, que le fameux jouet était fabriqué en Chine et voyageait ensuite à l'autre bout du monde, pour être vendu au Danemark, puis arriver dans ma chambre, en Seine-et-Marne, grâce à nos charmants voisins.

Cette petite Oda avait à l'origine des bottes blanches et une robe sans manches, à carreaux vert et blanc jusqu'à la taille, avec une petite ceinture verte et le bas de l'habit était bleu. Par la suite, ma marraine, habile couturière, lui confectionna d'autres petits vêtements sur mesure, à sa taille, comme le poncho tricoté main, qui allait bien aussi à ma poupée Bella (la copine de Petite Oda !). J'ai longtemps joué avec elle (ainsi que Bella), les entraînant dans toutes sortes d'histoires de mon invention.

Puis quand l'âge de jouer à la poupée fut passé, je la gardai tout de même dans ma chambre, avec sa jolie frimousse et son éternelle jeunesse. Elle m'a suivie dans mes déménagements ultérieurs jusqu'à l'heure actuelle ! Petite Oda veille toujours sur mon foyer, même si elle ne peut empêcher les cambrioleurs de visiter la maison et de nous délester de nos objets favoris ! Les voleurs ont ce don incroyable d'arriver à dénicher en un temps record des objets qu'on croyait perdus, comme la vénérable médaille de première communion de ma mère. Mais ça, c'est une autre histoire d'objet voyageur à travers les époques !

Anita W



Anticyclone des Açores, où es-tu ?

Si l'on m'avait prévenu que l'anticyclone des Açores ne protégeait aucunement les Açores et l'île de Sao Miguel où nous comptons travailler 2 mois (Toussaint à Noël), de pluies diluviennes, je n'aurais sans doute pas accepté d'aller travailler aux Açores, en extérieur qui plus est. Soyons clairs, j'adorerais revenir aux Açores, les vaches sont belles et nombreuses, les Açoréens paisibles, les hortensias et les araucarias (de vraies forêts) 3 à 5 fois plus grands qu'en France, les volcans pas très bien éteints (négligence coupable), le cocido (sac de viande-légumes cuits dans l'eau géothermale) délicieux, mais il y avait juste trop de pluie pour nos cirés !

Avec nos appareillages de détection des séismes, sensibles à la pluie, nous étions moyennement bien équipés ! Sur Sao Miguel et sans doute sur les 6 autres îles, soleil et ondées n'alternaient pas comme jour et nuit, mais d'heure en heure. Il y faisait un soleil magnifique (ciel entièrement bleu) pendant 30 à 50 mn, interrompu sans transition par une pluie épaisse qui vous trempait jusqu'aux os. Une heure après, le soleil séchait provisoirement et partiellement vos habits imbibés, Et ainsi de suite, 10 alternances par jour. Comment travailler dehors ? Les hommes et le matériel souffraient. Le temps de réparation et d'entretien de nos instruments de mesures n'avait jamais été aussi élevé. Même les plus larges parapluies s'avéraient inutilisables vu la densité de la pluie qui remontait du sol.

Quels genre d'hommes étaient ces Açoréens, capables d'affronter 9 mois de l'année ces douches écossaises alternant avec des soleils mahométans ? Des éleveurs, certes ! Dès le 14^{ème} siècle, les Portugais, en colonisant les 7 îles des Açores (très éloignées les unes des

autres), y avaient acclimaté des vaches originaires de leur Alentejo. Elles se firent fort bien à ce climat alternatif haute fréquence et prospérèrent notamment à Sao Miguel, la grande île où elles pouvaient s'ébattre tout leur soûl.

Souvent, derrière les petits cols açoréens, en voulant nous réfugier, nous tombions sur quelques vaches, en petits troupeaux, qui occupaient déjà les places partiellement abritées de la pluie sous de grands arbres bienvenus (malgré leur dénomination, les eucalyptus fort nombreux à Sao Miguel, étaient totalement inefficaces contre la pluie). Ces vaches étaient les moins rares des habitants à se promener dans la campagne, mais jamais elles n'avaient vu des petits hommes tout jaunes comme nous, serrés dans nos cirés. Elles étaient cependant fort amicales, et heureuses de nous voir, tandis que la réciproque n'était pas vraie, car nous craignons des dommages de leurs coups de pattes ingénus sur nos instruments de mesure. Quelquefois, les rencontres entre deux parties ayant des intérêts divergents s'avèrent complexes ou divergents ! Mais nous nous quittons toujours bons amis !

Dominique L

La première fois que j'ai embrassé une fille

Je m'en souviens encore très bien. Je devais être au cours élémentaire 1^{ère} ou 2^{ème} année. J'ai osé un baiser volé dans la cour de récréation à ma camarade de classe. Elle était mignonne, vive et bien entendu jouait uniquement avec ses copines. Je ne sais ce qui m'a pris, sûrement une vantardise avec les copains.

– T'es pas cap de l'embrasser, m'avaient-ils sans doute lancé comme défi.

Moi, un Ribaillier, pas capable de l'embrasser ! On allait voir ça !

Je m'approchais d'elle par derrière et hop, vite fait, subrepticement, je passais devant elle et lui décochait un baiser le plus près possible de sa bouche. Tout de suite les copains se mirent à crier :

– Oh les amoureux, oh les amoureux !

Ça je ne l'avais pas prévu. Je m'étais imaginé que ce baiser allait rester confidentiel, que Svetana allait être contente qu'un garçon s'intéressât à elle. Toutes ces paroles scandées en cœur attirèrent le maître et les autres garçons de la cour de récréation dont mon frère, élève

en cours moyen. Le maître, pour faire cesser ce chahut et ne voulant surtout pas intervenir dans ce remue-ménage de galopins du village un peu excités, lança :

– Allez les enfants, en rang par deux, on rentre en classe.

Il en fut tout autrement pour mon frère qui ne résista pas au plaisir de raconter l'anecdote aux parents une fois rentré à la maison. Je ne me souviens plus de la punition qui me tomba dessus, certainement pour l'avoir refoulée dans mon inconscient. Plus graves aurait pu être les conséquences psychologiques sur mon évolution comportementale avec les filles. Mais sans doute parce que le refoulement fut salutaire, il n'en fut rien et je restais toujours pendant mon adolescence fort attiré par le sexe opposé.

Bryan

Une première fois

La route est longue pour rejoindre la côte. Nous quittons Locmaria à 8 heures. L'autocar nous attend près de l'école. Bientôt une trentaine d'enfants, âgés de 8 à 12 ans s'y installent dans un joyeux brouhaha.

Maman m'a vêtue de bleu. Une robe légère comme du crêpe et une veste à petits poils synthétiques, dont le bleu azur me ravit. Je porte des mocassins beiges et des socquettes blanches. Il fait frais ce matin.

La route, tantôt asphaltée, tantôt rocailleuse s'étire devant nous et le chauffeur la connaît par cœur. Deux maîtresses nous accompagnent. C'est jour de fête. Nous chantons à tue-tête.

Le paysage change au fil des kilomètres. Je suis tellement excitée de sortir de mon village pour découvrir cette inconnue dont nous rêvons toutes, la mer. J'ai presque peur.

Au bout d'1 h 30 de virages, le panneau Trebeurden apparaît. L'autocar longe la côte, le calme se fait dans l'habitacle et chacune s'accroche à la vitre pour embrasser la mer du regard.

L'autocar s'immobilise. La porte s'ouvre. Nous trépignons. La mer est là, grise, et ses lames lèchent le sable à intervalles réguliers, c'est comme une respiration. L'air me picote le visage et les lèvres deviennent salées. Je me sens ailleurs. Je ressens une joie rare, puissante et timide à la fois. La plage s'étire, mouvante et fascinante. C'est donc cela la mer, quelque chose que l'on ne peut expliquer, si proche et si lointaine à la fois. Une force inconnue, calme et sauvage.

Je repense à *Oceanonox*, de Victor Hugo, poème que je connais par cœur et qui m'a saisie dès la première lecture.

Je comprends pourquoi je voulais voir la mer. C'est un autre monde, un rêve. « Suivons la plage », dit la maîtresse. Comme c'est difficile de marcher dans le sable avec mes mocassins.

Je ne connais que la terre comme élément et, parfois, le blé. Ce blé interdit par mon père. À chaque moisson sont déversés les grains dorés comme des petits bijoux d'or, et nous aimons entendre leur joli bruit lorsqu'ils ruissellent sur le plancher. Le soir, quand les adultes sont occupés, nous montons, mon frère, mes sœurs et moi dans le grenier. Et là, nus, nous plongeons dans le blé et nous nageons. Les grains s'insinuent partout, entre les fesses, dans nos sexes, dans nos bouches. C'est notre mer à nous. Mais chut ! Il faut faire silence malgré les sensations.

Ici, à Trebeurden, la vraie mer se déploie et s'impose. Je cours vers l'eau et y pénètre sans penser à retirer ma veste ni mes chaussures. Toutes les filles rient et moi aussi. Je suis une petite paysanne, élevée au cœur des ajoncs et des bruyères. Me voilà les pieds trempés, surprise et éclaboussée de joie.

La mer est un autre univers, ouvert, bruyant. Je découvre ce que c'est qu'une vague. Forte, fugace et toujours là ! Ce moment est incroyable. Je suis dans l'ailleurs. L'infini est tout près. Je le sens de toutes mes forces. Et dire que maman n'a jamais vu ça. J'ai beaucoup de chance, moi.

Ah ! comme j'aurais aimé être née à Trebeurden !

Annie N

Une première fois

Ma tante tenait une auto-école à Champagne-sur-Seine. C'était la seule femme dans la région à tenir une auto-école.

Dès mes 17 ans, elle me fit venir durant les vacances scolaires pour réviser les épreuves du bac, tenir son secrétariat et préparer les repas. En échange, j'assistais aux leçons de code et elle me faisait conduire la 4L de l'auto-école, après sa journée de travail.

En juillet dès mes 18 ans révolus, je passai et obtins mon code.

Ensuite, je continuai de perfectionner ma conduite durant les vacances de la Toussaint et de Noël, aux alentours de Champagne-sur-Seine et Fontainebleau.

Là encore, j'obtins ma conduite sans aucun problème.

Fin février, mon permis en poche, mes parents m'aidèrent à acheter une 2CV d'occasion en rajoutant à mes économies de jobs d'été durant mes 16 et 17 ans dans une banque.

Pour ma 1^{ère} sortie au volant de ma 2CV, mon père se tint à côté de moi.

Et là, ce fut la catastrophe. Les vitesses n'étaient pas aussi souples et faciles à passer que sur la 4L. Je ne parvenais pas à passer de la seconde à la troisième. Mon aisance et mon assurance fondirent dans l'instant. Ma détresse fut immense et j'éclatais en sanglots en déclarant à mon père : « eh bien, je conduirai uniquement en ville et je resterai toujours en seconde. »

Celui-ci ne prit pas cette affirmation au sérieux et se moqua même de moi.

La suite confirma, on s'en doute, qu'il avait raison !

Madeleine

La première fois

La première fois que j'ai vu ma petite sœur en 1965, c'était par la fenêtre du dernier étage d'une maternité de Rueil-Malmaison, rue Albert 1er. À l'époque d'ailleurs, c'était pour moi, « Rueil Ma maison » ! En ce temps-là, les enfants, même des grandes sœurs aussi sages que moi à l'âge de 3 ans, n'avaient pas le droit de venir dans les chambres des maternités. On devait donc accepter de ne plus voir sa maman pendant quelques jours et surtout se faire à l'idée de partager l'attention maternelle. Ce bébé qui pleurait tout le temps, qui se fâchait tout rouge, il allait falloir l'apprivoiser, supporter avec philosophie ses féroces colères, de retour à la maison et faire taire la jalousie.

Ma mère l'appelait « mon petit chat », car souvent, ses cris déchirants ressemblaient à des miaulements interminables, surtout la nuit dans notre appartement, où les voisins du dessous étaient si peu tolérants quant aux bruits diurnes ou nocturnes. J'étais obligée de marcher pieds nus sur le plancher, privée de chaussons (ce qui n'était pas pour me déplaire d'ailleurs...), afin de ne pas encourir le courroux de ces voisins à l'oreille si fine.

La première découverte de ma petite sœur fut donc une histoire sans paroles et sans le son. Ma mère me la montra dans ses bras, de loin, à travers la vitre de la clinique des Martinets. Ainsi, à distance, ce bébé, cet étrange inconnu, ne paraissait pas si grand ni si envahissant et menaçant. D'autant plus que mes grands-parents étaient venus de Normandie, pour s'occuper de moi et me dorloter, pendant que ma maman était à la maternité avec l'intruse. Mon papa m'avait même emmenée le samedi matin, à la supérette du coin, pour m'acheter une glace.

Pendant quelques jours, je pouvais encore croire que j'étais l'unique, la princesse choyée et adorée, au cœur du château familial... Mais, ça n'allait pas durer bien sûr ! Le temps de mon règne était compté et j'allais très vite être détrônée, avec le retour à domicile de cette petite « merveille », le cauchemar de mes nuits... Ma mère l'avait aussi surnommée « mon petit crapaud ». Je n'ai jamais bien su pourquoi. Malgré sa taille réduite les premiers temps, ma petite sœur allait prendre tant de place dans notre vie, si calme auparavant. Il allait falloir trouver un nouvel équilibre, construire une nouvelle relation. Je me devais d'être grande et raisonnable. Pas question de régression ! Je n'étais vraiment pas prête d'oublier cette première fois !

Anita W

Rencontre pluvieuse

(note :Doit contenir au choix :

La pluie commença de tomber lourde et glacée

Pendant ce temps, le ciel pleurait sur nos têtes

Soleil et ondée alternaient comme jour et nuit)

J'étais partie de bon matin après un regard distrait à la météo. J'avais donc fourré au dernier moment ma cape de pluie dans mon sac à dos, sur mon casse-croûte et ma gourde de café.

Le ciel n'était pas très engageant mais s'il se maintenait ainsi, ça irait.

Les premiers kilomètres s'avérèrent peu agréables. Le chemin très humide et boueux ralentissait la progression. Soudain un petit crachin fit son apparition. « Allons, ça va passer », me dis-je.

Hélas, ça ne passa pas. Et lorsque la pluie commença à tomber lourde et glacée, je me résolus à sortir ma cape de pluie.

J'étais encore loin de ma destination finale quand je perçus un bruit de succion à chacun de mes pas.

Et là, horreur, la semelle de ma chaussure droite fut aspirée par la boue. Ma chaussure bailla largement, on aurait dit qu'elle ricanait.

Je fis quelques pas afin de m'abriter sous un grand chêne et retirai ma chaussure désormais inutile.

Je décidai d'attendre une accalmie avant de poursuivre mon chemin.

Au bout d'un temps heureusement assez court, un gros chien tout guilleret accourut au-devant de moi, en frétilant de la queue. Mais il n'était pas seul ; à quelques mètres derrière son maître suivait, sous un grand parapluie.

Il me proposa de m'abriter en attendant l'accalmie, ce que nous fîmes. Me revint alors en mémoire la chanson de Brassens, « un p'tit coin d'paradis sous un coin d'parapluie » qui était vraiment la chanson de circonstance.

Madeleine

Conjuteur d'intempéries

J'ai toujours voulu venir en aide aux agriculteurs qui, les pauvres, sont souvent soumis aux caprices de Dame Nature. Voyez en ce printemps hasardeux les vignes en fleurs déchiquetées par de violentes averses de grêle. Trois minutes de bombardement céleste et toute la récolte de raisins est anéantie.

Comment se protéger ? Simple comme bonjour. Appelez Bryan, conjuteur d'intempéries. Avec sa baguette en peuplier de Papouasie, son livre d'incantation à Zeus, vêtu d'une capeline en soie écarlate traînant jusqu'à terre et d'un chapeau haut et pointu surmonté d'un éclair d'airain, il arrive chez vous et face aux cumulo-nimbus d'une noirceur épaisse qui barrent l'horizon, il dresse rapidement un autel en pleine vigne, récite à haute voix des incantations en langue celte en menaçant de sa baguette les amoncellements de nuages qui s'avancent vers lui, et miracle, Ô miracle, tout à coup un fort vent les envoient déverser leurs larmes glacées sur le coteau septentrional.

Pour les fruitiers en fleurs menacés par une nuit de gel, il invoque au plus froid de la nuit Zeus et quelques autres membres de sa famille divine, et miracle, Ô miracle, avant le petit matin, alors que la température frise le zéro degré, le ciel se couvre d'une couche de nuages qui s'étirent, s'étirent, empêchant la froideur des cieux de venir tétaniser les milliers de fleurs sur les fruitiers du verger.

Bryan

Les parapluies de Cherbourg

Comme chaque matin de la semaine, j'étais assis côté fenêtre dans le train en direction de Cherbourg, ville dans laquelle j'enseignais l'allemand depuis neuf ans déjà. Il ne pleuvait pas ce matin-là, situation inhabituelle pour un mois de novembre. Je pouvais admirer le paysage des marais du Cotentin à travers la vitre tachetée par les eaux de pluie des jours précédents que les présentateurs dans les bulletins météorologiques appellent les entrées maritimes. Je lisais dans le journal acheté en gare de Carentan, mes lunettes bien ajustées sur le nez, la rubrique quotidienne de l'horoscope à l'avant-dernière page. Mes élèves auraient été bien étonnés de me voir concentré sur les prédictions associées à mon signe zodiacal, moi l'austère et sérieux professeur. Heureusement, ils n'avaient que fort peu de chance d'être informés de ce rituel matinal, un peu futile sans doute, mais que je ne n'aurais manqué sous aucun prétexte. « Verseau : la conjonction Jupiter Venus rend possible une rencontre inattendue aujourd'hui. Soyez attentif et ouvrez l'œil. » Pensif, je tournai mon regard sur la campagne normande, pour tenter d'y percer le mystère de ces quelques mots. Trouverais-je enfin l'âme sœur en ce jour ? Mon horoscope me laissait entrevoir quelques espoirs.

Arrivé en gare de Cherbourg, le temps se mit à changer brusquement. La pluie commença de tomber lourde et glacée. À la sortie de la gare, le temps de déployer mon parapluie, action qui me prenait toujours un bon moment en raison du mécanisme grippé de mon vieil instrument, la pluie fine se transforma en averse, agrémentée de rafales violentes. Il me fallait trouver une stratégie pour contrecarrer les coups de vent intempestifs et les véritables seaux d'eau qui se déversaient sur ma tête. Pour ne pas être transformé en serpillière le temps du trajet jusqu'au lycée et pour passer autant que possible entre les gouttes, je décidai de brandir mon pépin à deux mains, courbé vers l'avant à la manière d'un bouclier de protection, prêt à affronter l'ennemi. De surcroît, je me mis à courir pour traverser en diagonale le parvis de la gare, décision qui s'avérerait désastreuse. En moins de quinze secondes, mes vêtements étaient trempés et mon parapluie risquait de se retourner à chaque instant. Je devais parer au plus pressé et préserver mon cartable marron en cuir de vachette, des hallebardes qui s'abattaient sur moi. En effet, celui-ci contenait les copies corrigées des devoirs d'allemand, pas fameuses au demeurant, que je devais rendre ce matin-là à la classe de première. Arrivé environ au milieu de la place, l'immanquable catastrophe se produisit.

Son parapluie penché devant elle, une autre personne avait eu la même idée que moi et se déplaçait dans ma direction. Le choc frontal fut terrible, d'une extrême violence. Le parapluie de mon compagnon d'infortune se retourna et sous l'effet du vent se désagrégea littéralement. Le mien par miracle sortit indemne de l'accident, mais mes lunettes en écailles que j'aimais tant, valdinguèrent. Comble de malheur, l'autre personne emportée par son élan, marcha sur mes binocles à terre et les écrasa avec son pied droit armé d'une chaussure à talon d'au moins dix centimètres. Abasourdis tous les deux, nous constatâmes les dégâts. Levant les yeux, je vis que j'avais face à moi une grande femme, certes toute trempée, mais à l'allure sportive et plutôt séduisante. Reprenant mes esprits, je lui proposai de la protéger avec mon

parapluie et de rejoindre le café de la gare à proximité. Je mis les débris dans la poche de mon imperméable modèle inspecteur Colombo puis l'abritai sous mon vieux parapluie. Durant les quelques mètres qui nous menèrent à l'entrée du café, je repensai à une célèbre chanson de Georges Brassens dans laquelle il était question d'un parapluie, me demandant si pour une fois, mon horoscope n'avait pas vu juste.

Nous nous installâmes dans le fond de l'établissement près d'un radiateur et je commandai deux cafés pour nous réchauffer un peu. J'entamai alors la conversation avec la jeune femme.

— J'espère que je ne vous ai pas blessé ?

— Non tout va bien, me répondit-elle. Je crois que cela aurait pu être bien plus grave. Mais vos lunettes...

— Vous savez, ces lunettes étaient vieilles. Je n'y tenais pas vraiment. Restons-en là. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire un constat.

— Pourriez-vous me montrer vos yeux de plus près ?

J'obtempérai, un peu surpris par sa requête. Les événements s'enchaînaient un peu trop rapidement à mon goût. Elle scruta mes yeux avec attention, son visage très proche du mien, pendant de longues secondes, ce qui me mit quelque peu mal à l'aise.

— Je crois que vous pourriez sans difficulté porter des lentilles de contact, me dit-elle. C'est la providence qui m'envoie vers vous. Je tiens un magasin d'optique à deux pas d'ici. Nous avons un large choix de lentilles. Avec ce temps exécrable, c'est ce que je recommande de porter à mes clients. Vous devriez vraiment essayer.

Elle consulta sa montre, étanche probablement, et poursuivit.

— Je vois que l'heure avance et je dois aller ouvrir la boutique. N'hésitez pas à passer au magasin, j'y suis toujours. Je vous ferai une réduction de dix pour cent sur les lentilles pour me faire pardonner. Voici la carte du magasin. Je dois me sauver. Au revoir et merci pour le café.

Je n'en croyais pas mes yeux. Sans voix, je la regardai s'éloigner puis consultai la petite carte rectangulaire qu'elle m'avait remise : « La lunetterie de Cherbourg, Geneviève Dubois, 36 avenue du Général Leclerc 50100 Cherbourg-en-Cotentin, experte en verres de contact ». Cette Geneviève Dubois, ne s'intéressait donc qu'à son activité mercantile. C'était la douche froide, la deuxième que je prenais sur la tête en quelques minutes. Je repris le chemin du lycée et décidai de ne plus lire mon horoscope pendant une semaine au moins.

Philippe G

Rencontre pluvio-orageuse !

Ce joyeux parapluie, qui m'avait tant fait de l'œil dans la vitrine du magasin Ale-Hop, ne rêvait que d'une chose : sortir enfin de la boutique, où il était enfermé depuis trop longtemps à son goût et prendre l'air, ou plutôt l'eau, dans les rues de la ville, sur les bords du fleuve. Quel plaisir de sentir sa poignée, fermement tenue, par une charmante jeune femme, toute menue, prénommée Adeline ! L'ombrelle arc-en-ciel se tenait bien droite, toute fière, pointée vers les gros nuages noirs, tandis que pendant ce temps, le ciel pleurait sur nos têtes... Elle ne se doutait pas que le coup de foudre allait bientôt faire basculer sa vie, sans tonnerre ni éclairs à l'horizon pourtant ! En effet, Adeline, sa jeune maîtresse, l'heureuse propriétaire de ce parapluie magique, hâtait le pas vers un rendez-vous galant. Elle ne voulait pas arriver en retard, pour cette première rencontre avec un bel inconnu et surtout elle désirait paraître à son avantage. Hors de question de se présenter ruisselante, les cheveux trempés, ses belles boucles gorgées d'eau ! Voilà pourquoi, elle s'accrochait si fort à son indispensable pébroc.

Or, il s'avéra que notre galant de haute stature, en avance au rendez-vous, au pied de la Tour de l'Horloge, avait cruellement oublié d'emporter de quoi se protéger de la pluie. Il dégoulinait lamentablement... Notre aimable pépin multicolore offrit donc spontanément ses services, afin d'abriter aussi le jeune étourdi. Rien de tel pour favoriser le rapprochement des cœurs sous la toile bienfaisante, pensa-t-il ! Hélas, l'homme était beaucoup trop grand pour partager un « p'tit coin de paradis » avec Adeline... Il lui écrasa les pieds, en tentant de se serrer contre elle et sa tête cogna contre une baleine, qui se tordit sous le choc. Le parapluie fut irrémédiablement endommagé. Du coup de foudre tant espéré, le temps vira aussitôt à l'orage menaçant. Les yeux noirs de la belle Adeline se mirent à lui lancer des éclairs... Elle se fâcha tout rouge devant tant de maladresse et de balourdise. L'amoureux transi ne dut son salut qu'à sa fuite, en toute hâte. Adeline se promit d'étudier plus attentivement les prévisions météorologiques la prochaine fois, avant de tenter un nouveau rendez-vous !

Anita W

Mouillés, trempés...

Essayez d'imaginer, une tignasse noir charbon échevelée, aux pointes partant dans tous les sens comme éclatée, un hérisson de poils gras et rêches, repoussant... Tel était l'animal que j'avais sous les yeux, à mes pieds et qui désespérément se collait à mes jambes.

Je ne suis pas chien comme disent certains, d'autres pas chat, moi par exemple. Cette bête là que j'observais de haut était entre les deux. Il ne miaulait pas, il n'aboyait pas, l'averse qui ne l'avait pas épargné le classait dans un genre indéterminé.

Pendant ce temps le ciel pleurait sur nos têtes. J'étais ruisselante, dégoulinante, une cascade à moi toute seule. Depuis un bon moment mes pieds pataugeaient dans d'immenses flaques

d'eau, le mur contre lequel je m'appuyais ne me procurait aucun abri, seulement je n'avais pas d'autre endroit où me réfugier, j'avais besoin de souffler en attendant une amélioration du temps. L'animal près de moi était également dans le même cas, trempé jusqu'aux os. Je voyais son ossature squelettique se dessiner sous son pelage suintant, lui aussi voulait se protéger contre les colères de l'averse.

Deux yeux verts, jaunes, couleur indéfinissable, qui semblaient me supplier. Je n'avais pas envie de partager ma cape de pluie avec un inconnu. J'étais en colère contre le ciel. Et cet animal qui continuait à se rapprocher de moi me gênait. Mais qu'il était laid, une serpillière à essorer. Il me regardait d'en bas, je le regardais d'en haut.

Tous les deux dans la même galère. Et on n'avait pas envie de danser sous la pluie.

Comment ça c'est fini ? Je lui ai parlé, il m'a écouté en se tenant un peu à distance, il me répondait parfois quand je râlais, il devait comprendre car il râlait aussi. J'ai longtemps hésité à l'inviter sous ma cape, j'ai fini par surmonter ma peur. Je crois même que je me suis excusée, pour ma froideur, on n'est pas devenu copain mais je me suis raisonnable, j'ai accepté sa présence et lui la mienne. Il est vrai qu'il semblait me dire que j'avais la même tête que lui, aussi hirsute qu'un diabolon, qu'il se méfiait de moi, je lui faisais peur, ne me connaissant pas. Bref on se ressemblaient.

Nous étions simplement deux êtres mouillés, trempés jusqu'aux os, deux âmes perdues sous l'orage. Pas échaudés puisque la pluie était froide, mais ça y ressemblait.

Marina M

